

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

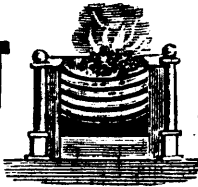
Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>



VOL. I.

SAMEDI, 13 FÉVRIER 1841.

No. 13.

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

LA ROBE OU L'ÉPÉE (suite et fin) ; SCÈNES DE LA VIE CRIMINELLE.

LA ROBE ET L'ÉPÉE.

[SUITE ET FIN.]

VI.

LES SUITES D'UNE BLESSURE.

Laure aperçut bientôt Charles de Saint-Romain, pâle et sanglant, soutenu par le jardinier et un domestique, et accompagné de M. de Sartiges, qui la salua de loin avec une expression de triomphe et d'orgueil mal dissimulée. Le blessé la vit aussi, et il fixa sur elle un regard plein d'une ineffable mélancolie, et dans lequel il lui sembla lire comme un reproche ; puis il détourna les yeux. En ce moment le général arrivait auprès de lui.

— Pauvre garçon ! murmura-t-il, comment a-t-il fait son compte pour se faire blesser par un... Il ne lui manquait plus que cela ! Oh ! j'en suis toujours pour ce que j'en ai dit : C'était un mauvais augure qu'il eût coupé ses moustaches.

Le médecin qui fut appelé pour visiter la blessure de Charles de Saint-Romain déclara qu'elle n'était pas dangereuse, mais qu'il lui faudrait quelques jours de repos absolu. Le malencontreux officier d'artillerie fut en conséquence transporté dans sa chambre et pansé, selon les prescriptions de l'Hippocrate de l'endroit. Comme il avait perdu beaucoup de sang, ce qui l'avait affaibli, il ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil. Lorsqu'il se réveilla, la nuit commençait à venir, et sa chambre était déjà sombre. D'abord il eut quelque peine à s'expliquer comment il se trouvait ainsi couché à pareille heure, car il venait d'entendre sonner l'angelus à l'église du village. Puis, tout-à-coup rappelé par la douleur que lui faisait éprouver sa blessure au sentiment de la réalité, il poussa un profond soupir. À ce soupir en répondit un autre à côté de lui. Étonné, il tourna les yeux, et à la lueur blafarde que projetait encore dans la chambre le crépuscule du soir, il vit distinctement à son chevet une forme féminine. La personne dont il s'agit avait la tête penchée à

contre-jour, ce qui fit que dans le premier moment il ne la reconnut pas, et pourtant il se sentit pris tout à coup d'un trouble profond. C'est que cette personne dont les formes sveltes et harmonieuses se dessinaient vaguement devant lui ne pouvait être qu'une jeune femme ; c'est qu'il entendait son souffle léger bruire doucement à son oreille ; c'est qu'il pouvait compter jusqu'aux battements de ce cœur qui était si près de lui ; c'est qu'enfin, il faut bien le dire, dans ce charmant fantôme debout à son chevet, le blessé se plaisait à évoquer je ne sais quelle enivrante réalité qui remplissait son âme de bonheur et de joie. Déjà, nouveau Wilfred d'Ivanhoé, il saluait d'un regard d'amour une poétique Rebecca, prête à panser sa blessure. Et pourtant il craignait tellement de voir s'évanouir la douce chimère qu'il avait rêvée, qu'il n'osait ni prononcer une parole ni faire un mouvement, heureux de cette seule pensée : " C'est elle... peut-être ! " En vain, l'importante raison venait-elle, par intervalles, murmurer à son oreille que Laure de Saint-Romain l'avait repoussé, qu'elle en aimait un autre et qu'il n'y avait nulle apparence qu'elle eût changé de sentiments à son égard, par l'intérêt seul qu'avait pu lui inspirer la blessure qu'il avait reçue à cause d'elle. Il est des moments dans la vie, qui ne l'a pas éprouvé ? où les choses les plus invraisemblables sont celles que l'esprit adopte le plus aisément. Au surplus, le jeune officier ne tarda pas à reconnaître son erreur, car une voix qui, quelque douce qu'elle pût être, n'était point celle de Laure, s'écria timide-ment :

— Comment vous trouvez-vous, monsieur Charles ?

C'était tout simplement la sensible Justine qui parlait ainsi. Rebecca n'était déjà plus qu'une couturière.

— Merci, balbutia tristement le blessé, mieux, un peu mieux ; je viens de me réveiller... Mais comment êtes-vous ici ?

— Ah ! monsieur, repartit la jeune couturière avec un peu d'embarras, c'est que... je passais devant votre chambre et... quoique vous ayez été bien coupable envers moi, je n'ai pu résister au désir de vous voir... pour savoir de vos nouvelles ; par ce que je n'ai pas de rancune, moi

voyez-vous, monsieur Charles ; et d'ailleurs dans l'état où vous êtes, vous avez bien expié vos torts.

—Mes torts ? s'écria l'officier ; de quels torts suis-je coupable envers vous ? Qu'est-ce que cela signifie ? je ne vous comprends pas, ma chère enfant, expliquez-vous.

—Ah ! monsieur, on voit bien que vous êtes officier. Madame a raison, et je me repens bien de ne pas l'avoir crue jusqu'à présent. Parce qu'on est officier, on se croit tout permis ! Une pauvre fille qui n'a que sa réputation... son honneur... on cherche à les lui enlever, moi qui avais si bonne opinion de vous, monsieur ! Ah ! les officiers ! les officiers ! il ne m'arrivera plus maintenant d'en regarder un seul. C'est égal, je vous pardonne.

—Vous me pardonnez ! Mais enfin qu'avez-vous à me reprocher ?

—Vous ne le savez que trop bien. Ah ! monsieur.

—Justine, je veux être pendu si je m'en doute.

—O ciel ! est-il possible ? Est-ce que votre blessure vous aurait fait perdre la mémoire ? Eh bien, monsieur...

Charles allait enfin connaître son crime, lorsqu'un nouveau personnage entra à pas de loup dans la chambre, craignant sans doute de réveiller le malade ; et à la clarté de la bougie qu'il tenait dans sa main on reconnut le général. Celui-ci, qui ne s'attendait nullement à trouver son neveu en tête à tête, ne put retenir une exclamation des plus énergiques et faillit laisser tomber son flambeau sur le plancher. Justine, fort déconvenue de cette brusque apparition, rougit, et se cachant le visage entre ses mains, s'enfuit précipitamment.

—Morbleu ! dit le général en se laissant tomber dans un fauteuil, tu n'essaieras pas de nier, cette fois.

—Par ma foi, reprit Charles, vous arrivez à propos, mon oncle, et vous allez enfin m'appréhender...

—Eh ! mon pauvre garçon, interrompit le baron de l'empire en tendant la main à son neveu, je te plains et je te pardonne, voilà tout.

—Allons, s'écria l'officier en se retournant convulsivement dans son lit, encore un qui me pardonne !... Mais c'est une contagion ici ! tout le monde a cette parole à la bouche. Qu'est-ce que j'ai donc fait, bon Dieu ! qu'est-ce que j'ai donc fait ?

—Allons ! voyons, ne t'anime pas ainsi et ne parle pas surtout ; le médecin l'a défendu. Je t'assure que je ne t'en veux pas du tout.

—Je le crois, parbleu, bien, mon oncle.

—Si tu parles encore, je t'avertis que je quitte la place !

Charles prit sa couverture entre ses dents et la mordit pour mieux résister à l'envie de parler. Le général continua :

—Mon pauvre ami, voilà deux aventures qui compliquent furieusement tes affaires, comme bien tu penses.

—Deux aventures ! balbutia Charles en tâchonnant sa couverture.

—Ta tante, reprit le général, ne veut plus entendre parler de mariage avec toi. Il faut se résigner, mon bon Charles ; aussi bien, ce que j'ai appris aujourd'hui ne nous laissait pas grand espoir. Je t'avais dit que je croyais avoir vu ce robin quelque part, je ne m'étais pas trompé, mon cher ; Laure m'a tout avoué. Ils se connaissent... Ah ! une simple rencontre au bal de la liste civile ; ce jeune homme avait fait 150 lieues pour assister à ce bal et pour passer trois ou quatre jours à Paris. Quelle folie ! si c'était un militaire cela serait convenable, mais un substitut, voilà qui est prodigieux ! C'est le monde renversé.

—Ils se connaissent ! murmura Charles tout pensif, et ils s'aiment sans doute. Oh ! mon oncle, ne me cachez rien !

—Laure ne me l'a pas dit précisément, mais une jeune fille ne dit guères ces choses-là qu'à la dernière extrémité. D'après tout cela, mon ami, ce que tu auras de mieux à faire, vois-tu, dès que tu seras rétabli, ce sera de nous dire adieu. J'en gémiss, car je t'aime, tu le sais, et j'aurais donné une bonne année de celles qui me restent à vivre pour te voir devenir mon gendre ; mais aussi c'est un peu ta faute... Allons calme-toi, je te répète que je ne t'en fais pas de reproches. Vois-tu, ces gens-là ne sont pas à notre hauteur. Ils ne comprennent rien au militaire. Parce qu'il arrivera à un bon et brave officier de boire à souper quelques bouteilles de vin, de courtiser une fillette, de se battre en duel, les voilà qui jettent les hauts cris, comme si cela n'était pas tout naturel. J'espérais que Laure, qui est plus sensée que sa mère, entendrait raison là-dessus ! Mais bast ! il n'y a pas eu moyen. Console-toi, mon garçon, tu retrouveras d'autres héritières tout aussi jolies que ta cousine et qui t'aimeront, surtout si tu laisses pousser tes moustaches, parce qu'un officier sans moustaches, vois-tu, c'est comme un corps sans âme. Avec des moustaches on boit, on se bat, on embrasse une petite fille, cela se conçoit, cela va tout seul ; mais sans moustaches...

—Mais, mon oncle, je vous en supplie, puant ai-je bu ? quand ai-je ?..

—Assez causé, mon neveu ; je me retire, car je t'ai déjà fait trop parler. Adieu, mon garçon, adieu ; tâche de passer une bonne nuit : cela te calmera et te fera du bien.

—Deux mots seulement.

—Pas un. A demain. Dors bien !

Et en parlant ainsi, le général s'était levé brusquement et il avait pris son flambeau ; puis se dirigeant précipitamment vers la porte, il l'avait, pour plus de sûreté, fermée à double tour en emportant la clef.

On conçoit sans peine dans quelle fâcheuse situation d'esprit il laissa son neveu. Le malheureux ne peut fermer l'œil de la nuit, car il se sentait à la fois plein de colère et de tristesse : de colère pour toutes ces imputations qu'il avait peine à comprendre et dont il ne pouvait se justifier ; de tristesse parce qu'il se voyait peut-être, à cause de ces mêmes imputations, frustré de l'amour de celle qu'il eût tant aimée.

Le lendemain, le général revint, mais comme il était en compagnie du médecin, Charles ne put le questionner ; le surlendemain, le blessé était en proie aux plus sombres réflexions, dans sa chambre solitaire, accusant tous les membres de sa famille et surtout sa cousine, qui l'abandonnaient à des soins mercenaires, sans daigner le visiter, et regrettant même les hôpitaux d'Afrique, où l'on est mal soigné peut-être, mais où l'on trouve du moins, à défaut de Rebecca, des visages amis. Dans ces circonstances, il reçut une visite à laquelle il ne s'attendait pas : c'était celle de Jean, le vieux cocher du général, celui-là même qui l'avait amené au château. Cet homme s'introduisit presque mystérieusement dans sa chambre, et comme le blessé lui tendait la main pour connaître une attention dont il était touché, il sentit glisser entre ses doigts un billet.

—Tenez, s'écria ce vieux Mercure galant, voilà, monsieur Charles, ce qu'elle ma chargée de vous remettre ; je n'ai pas eu le courage de lui refuser.

—Elle ? qui donc ? balbutia Charles surpris.

—Vous le savez bien, pardine ! Ah ! mon Dieu, c'est donc écrit là-haut que les militaires tromperont toujours les jeunes gens. C'est égal. Cela me rappelle mon bon temps. Ah ! quand j'étais cuirassier !... mais les artilleurs valent bien les cuirassiers, n'est-ce pas ? bonne chance, monsieur Charles !

Cela dit, Jean s'esquiva. Charles ouvrit le billet qu'on venait de lui remettre, et il ne put s'empêcher de sourire en voyant l'orthographe.

—Allons ! dit-il, ce billet m'expliquera peut-être tout ce que j'ai intérêt à savoir et tout ce qu'on me reproche.

Voici ce billet textual, que le jeune officier eut toutes les peines du monde à déchiffrer, étant peu familier avec le style hiéroglyphique. Ce billet est de l'histoire.

“ Monsieur Charl, il fô que vous éyé u bien
“ movaize opinion de moi pour vouloire antré
“ dans ma chambre, et je n'drais pas dû rai-
“ pondre à votre lettre.”

Ici Charles ne put s'empêcher de s'interrompre.

—Comment ! s'écria-t-il fort ébahi, sa chambre ! qu'est-ce qu'elle veut dire ? La tête lui tourna apparemment. Voyons la suite.

“ Non, monsieur, je ne puis aitre votre mé-
“ trasse. Ne croié pas quand vous parant insi
“ je vous retire cette amitié que j'ai pour vous ;
“ non, ioin de sa, elle ne fera que d'ogmanté
“ tous les jours, et je modis le jour que vous
“ m'avé prouvéz votre amour pour moi, car
“ depuis ce jour mon cœur soufre auriblements.
“ Il m'est impossible de vous en écrire d'avan-
“ tage, car je crains que long me surprenne.
“ Adieux, votre toute dévoué

JUSTINE.”

“ P. S Brûlé cette lettre, je vous an subtilz.”

—Oh ! pour le coup, s'écria Charles en froissant convulsivement entre ses doigts le billet doux de la naïve couturière, voilà qui est trop fort, une pareille situation devient intolérable ! Eh quoi ! parce que j'ai le malheur de porter l'épaulette, la morale ou les convenances ne pourront pas devenir dans cette maison l'objet de la moindre infraction, sans que je sois aussitôt accusé ! Il ne se boira pas une bouteille de vin, il ne se cassera pas un verre dans le château sans que je sois à l'unanimité déclaré coupable ! Une grisette ne pourra pas recevoir un billet amoureux sans que ce billet me soit attribué ! Et je suis au lit, encore ! Mais que serait-ce donc, bon Dieu, si j'étais debout ! j'en frémis rien que d'y penser ! Pardieu ! il faut que cela cesse ! Je veux bien qu'on dise encore que je suis doux comme l'agneau, mais je ne veux point comme lui porter sur mon dos le fardeau des iniquités de tout le monde. Le Christ pouvait se permettre cela, lui, parce qu'il était dieu ; mais moi je ne suis qu'officier d'artillerie : c'est bien différent.

Et se suspendant à la sonnette de son lit, il se mit à l'agiter avec violence ; un valet accourut en toute hâte.

—Où est mon oncle ? s'écria Charles, je veux voir mon oncle !

—V. le baron est sorti de grand matin avec M. de Sartiges, répondit le valet avec empressement. Ces messieurs ont prévenu qu'ils ne rentreraient que ce soir. Ainsi, monsieur est

parfaitement libre de faire pendant son absence tout ce qui conviendra. Monsieur désirerait peut-être avoir dans sa chambre quelque bouteille de rhum ou de kirsch ? Oh ! les militaires, nous connaissons cela ; monsieur n'a qu'à parler.

—Encore ! s'écria Charles, qui eut bien de la peine à retenir quelque horrible juron ; mais c'est donc une conspiration ! Allez au diable avec votre kirsch et votre rhum !

—Ah ! je comprends, reprit le valet d'un air fin, monsieur s'ennuie, et monsieur voudrait avoir de la compagnie, causer, entendre quelque lecture. Soit ! je puis, sans que madame en sache rien, prévenir mademoiselle Justine.

—On pourrait vous couper la langue à vous ! répartit l'officier en lâchant cette fois le juron. Laissez-moi tranquille. Mme de Saint-Romain est-elle ici ?

—Oui, monsieur.

—C'est bien. Je ne vous en demande pas davantage. Maintenant aidez-moi à m'habiller.

—Vous habiller, monsieur ? Mais monsieur n'y songe pas : le médecin a expressément défendu...

—Et moi j'ordonne morbleu !

—Mais la blessure de monsieur ?

—Elle se guérira. Allons, vite, mes habits ? Tout en rendant au jeune homme le service qu'il avait réclamé de lui, le valet murmurait entre ses dents :

—Quel homme ! mon Dieu, quel homme ! Ah ! madame a bien raison : les militaires, ça ne vaut pas le diable !

Dès que Charles fut habillé, il se dirigea d'un pas assez ferme vers le salon, où on lui avait dit qu'il trouverait sa tante. En approchant de la porte, les sons du piano vinrent frapper son oreille. C'était Laure qui jouait ; et ses doigts, qui semblaient se promener avec distraction sur les touches, faisaient entendre le prélude de de duo du premier acte des *Puritains*, interrompu peu de jours auparavant d'une manière si fâcheuse par l'arrivée du substitut, vainqueur de la louve. Involontairement ému par ce souvenir, Charles s'arrêta à la porte du salon et il sentit faiblir dans son cœur la résolution qui lui avait dicté la démarche qu'il allait accomplir. A la fin, rappelant tout son courage, il tourna le bouton de la porte et entra. Son apparition fut un coup de théâtre ; madame de Saint-Remain laissa tomber sa tapisserie ; Mlle Laure s'arrêta tout à coup au milieu d'une gamme, et il se fit dans le salon un grand silence. L'officier le rompit le premier.

—Madame, mademoiselle, s'écria-t-il d'un

ton timide, pardonnez-moi de vous avoir dérangées, mais je me sens beaucoup mieux.

Il entrait, car il était d'une pâleur mortelle.

—Maintenant, a jura-t-il, rien ne saurait donc plus me retenir dans une maison où en échange de l'hospitalité que j'ai reçue, j'ai apporté... (*bien involontairement, je vous jure, et je pourrais même ajouter : sans le savoir*) le trouble, la discorde et le scandale. Je me fais justice, mes dames, en venant vous demander la permission de prendre congé de vous, aujourd'hui même.

—Aujourd'hui ! s'écria Mme de Saint-Romain, qui eut toutes les peines du monde à dissimuler sa joie ; veuillez donc vous assoir, vous paraîtrez encore un peu faible.

—Oh ! ce ne sera rien, reprit Charles en déférant à l'invitation de Mme Saint-Romain, et si vous voulez bien, en l'absence de mon oncle, faire mettre une voiture à ma disposition pour aller jusqu'à la ville, je ne doute pas que le voyage ne me fasse grand bien.

—C'est possible, répondit avec empressement la baronne ; quand je suis indisposée, les voyages me font beaucoup de bien, à moi ; n'est-ce pas Laure ?

En même temps elle jugea ne pouvoir se dispenser d'ajouter quelques mots de politesse.

—Mais pourquoi donc vous en aller si tôt ? dit-elle ; n'êtes-vous point satisfait des soins que'on vous donne ici ?

—Moi, madame ! Oh ! pouvez-vous le penser ! Mais je sens que j'ai joué le rôle d'un trouble-fête, et je ne veux pas le continuer, heureux si mon départ me donne quelque titre à votre indulgence, et si vous pardonnez à l'absent les torts dont le présent s'est rendu coupable.

—Mais comment donc, murmura l'ex-présidente en se penchant à l'oreille de sa fille, qui avait quitté son piano et était venue prendre place à ses côtés, savez-vous, Laure, qu'il ne s'exprime réellement pas trop mal... pour un officier.

Un moment après elle reprit la voix haute :

—Puisque vous le voulez absolument, je ne saurais vous contrarier dans votre projet, et je me charge de vos adieux auprès de votre oncle.

En même temps, apercevant le jardinier qui passait dans le jardin, elle l'appela pour la fenêtre et lui donna l'ordre de faire atteler le cabriolet.

—C'est impossible, madame, répondit cet homme, il n'y a pas un seul cheval à l'écurie. M. de Sartiges les a fait atteler tous les quatre ce matin à la calèche pour conduire lui-même M. le baron à grandes guides. Oh ! il faut voir comme il conduit, monsieur votre neveu ! Il s'en

acquitte bien mieux que Jean, allez. Madame la baronne, on dirait qu'il n'a fait que cela toute sa vie.

—C'est bien, répondit sèchement Mme de Saint-Romain ; je ne vous en demande pas tant. Allez arroser vos légumes.

Puis se tournant vers Charles,

—Il faut vous résigner, dit-elle, à rester avec nous jusqu'à demain, car votre oncle ne rentrera que tard et les chevaux seront fatigués.

—Ah ! répondit Charles avec un sourire mélancolique, on se résigne aisément à de tels contretemps.

En parlant ainsi il se leva.

—Vous nous quittez déjà ? dit Mme de Saint-Romain.

—Je craindrais de me rendre importun, balbutia Charles, si je prolongeais ma visite.

—Oh ! s'écria Laure avec un ton de malicieux reproche, ne voyez-vous pas, ma mère, que monsieur veut se faire regretter ?

—Hélas ! mademoiselle, répondit tristement le jeune officier, soyez franche avec moi : que je sorte ou que je reste, ne suis-je pas bien sûr du contraire ?

Laure baissa les yeux, car il y avait dans le regard dont ces derniers mots furent accompagnés une expression qu'elle n'y avait encore vue qu'une seule fois, et qui la troubla. Il y eut un instant de silence et d'embarras général ; tout à coup on sonna à la porte du château et les chiens aboyèrent avec violence.

.. Laure, s'écria Mme de Saint-Romain, à quoi songez-vous donc ? on vient ; c'est sans doute votre père et M. le substitut. Allez donc au devant d'eux.

Elle n'avait pas achevé ces derniers mots, que la porte du salon s'ouvrit.

VII.

LE BOSTON.

Celui qui entra dans le salon ne ressemblait nullement à l'élégant substitut du procureur du roi. C'était tout simplement le médecin du village.

—En vérité, mesdames ! s'écria l'Esculape campagnard en prenant son blessé par le bras, il faut convenir que vous faites des prodiges, et je voudrais pouvoir vous envoyer tous mes malades, j'acquerrais ainsi bien vite à peu de frais une grande réputation. Pourtant, monsieur a fait une imprudence en se levant. Allons ! le poulx est fort bon, bien qu'un peu plein. Encore deux ou trois jours de repos, cela ira bien.

—Monsieur veut nous quitter demain, reprit la baronne.

—Demain ! repartit vivement le médecin. Diable ! je m'oppose, je m'oppose formellement, entendez-vous ? Aussi bien, nous sommes ici en famille, car le médecin est toujours de la famille, et je puis sans indiscretion dire à monsieur que le moment serait on ne peut plus mal choisi pour quitter le château, n'est-ce pas, madame la baronne ?

Mme de Saint-Romain ne put s'empêcher de baisser la tête en signe d'assentiment, et le médecin ajouta en se penchant du côté de Mlle Laure :

—Mademoiselle, permettez-moi, à titre de médecin et de vieille connaissance, de vous faire mon compliment. J'y suis autorisé par vos parents. Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez et que vous ne sauriez manquer de rencontrer dans votre union avec M. le vicomte de Sartiges.

—Ah ! balbutia l'officier avec une vive émotion, Mlle Laure épouse... M. de Sartiges ? Mademoiselle... ajouta-t-il en s'inclinant, mais sans pouvoir trouver une parole.

—Oui, c'est chose convenue, dit la baronne, et vous en seriez déjà informé sans l'accident qui vient de vous retenir éloigné de nous. L'affaire a été conclue un peu vite, mais en pareille matière on ne saurait trop se hâter. Sous l'ancien régime, le contrat se signait le jour même où une demoiselle sortait du couvent, et la plupart du temps sans qu'elle connût même son prétendu ; aussi l'on était bien plus heureux en ménage, parce qu'on avait le plaisir de faire connaissance. Feu M. le président, mon premier mari, avait coutume de dire qu'il faut prolonger les procès et brusquer les mariages. Au surplus, si quelqu'un a à se plaindre dans cette circonstance, je dois ajouter que ce n'est pas ma fille.

—Mais, maman, murmura Laure, qui devint rouge et baissa les yeux.

—Oui dà ! interrompit la baronne ; ne voudriez-vous pas faire croire à ces messieurs que l'on vous fait violence pour ce mariage ? Allons ! je sais ce que je sais. Qu'avez-vous ce soir, ma fille ? Il me semble que vous n'êtes plus du tout la même que ce matin. Mais je devine : vous êtes contrariée de ne pas voir votre cousin. Ma fille, il ne faut pas être trop exigeante ; il faut donner le temps à ces messieurs. Vous savez qu'ils avaient bien des choses à faire, d'abord M. le président du tribunal de... à voir pour notre procès qui se juge demain. J'espère que votre cousin lui fera entendre raison, car il nous est contraire ; mais il a de l'orgueil : la visite de M. de Sartiges le flattera. Ensuite le

notaire à consulter, des voisins de campagne à engager. A propos, docteur, c'est demain soir que nous faisons la présentation d'usage, et si vous voulez être des nôtres. . . .

Pendant que Mme de Saint-Romain s'exprimait ainsi, Charles faisait un douloureux retour sur le passé. Son oncle n'était pas venu le voir depuis la veille au matin. Tout s'expliquait maintenant ; lui aussi, il l'abandonnait, il passait à l'ennemi. C'était le dernier auxiliaire sur lequel il pût compter, et cet auxiliaire lui échappait ; et comme si cette cruelle révélation n'eût pas encore été assez évidente pour lui, comme si elle lui eût été faite encore avec trop de ménagement, voilà qu'au moment même on sonna de nouveau à la porte du château.

— Cette fois, s'écria la baronne, ce sont eux certainement.

Mais au lieu du général et du substitut, on vit paraître un exprès porteur d'un message.

— Qu'est-ce donc ? dit Mme de Saint-Romain avec inquiétude ; est-ce qu'il est arrivé quelque chose à ces messieurs ?

— Non, madame la baronne, répondit l'exprès ; mais ces messieurs ne reviendront que demain, et si madame veut bien prendre connaissance de la lettre, elle verra pourquoi.

Dès que l'exprès fut sorti, la baronne tendit le message à sa fille en l'invitant à en faire lecture à haute voix. Ce message, de la main du général, était ainsi conçu :

“ Ne soyez pas inquiète, ma bonne amie, de ne point nous revoir ce soir. Il y a demain matin grande course au clocher à S. . . . , dans les environs de Meaux, et notre gendre futur est invité à y prendre part. Il a voulu être présent au colonel B. . . . , qui commande le régiment de hussards, ainsi qu'à plusieurs officiers de son état-major, et je dois vous dire qu'il a eu le plus grand succès. Nous avons assisté ensemble à la manœuvre, et votre neveu a fait dans cette occasion des observations fort judicieuses qui prouvent des connaissances que j'étais loin de lui soupçonner. Tout le monde le prenait pour un officier de cavalerie en bourgeois, et je vous laisse à penser si j'en étais satisfait. Après la manœuvre il a fait assaut avec le major du régiment, qui passe pour une des meilleures lames de l'armée, et l'a touché deux fois. . . . Après l'assaut. . . . ” (Ici il y avait une ligne entière soigneusement effacée.)
 “ Bref, s'il n'était pas substitut du procureur du roi, je crois que j'en raffolerais. Cela viendra peut-être avec le temps. A demain. Nous ferons en sorte d'être arrivés pour l'heure du déjeuner, la course devant avoir lieu de très grand matin, en raison de la chaleur et de la

“ parade qui est commandée pour onze heures.
 “ Jusques-là, nous vous embrassons tous deux,
 “ toutes deux, si Mlle Laure veut bien le per-
 “ mettre.”

De Charles, pas un mot, comme on voit. Qu'on juge de la situation du malheureux pendant la lecture de ce message. Laure, qui le vit palir, lui dit d'un ton plein de la plus douce compassion :

— Vous avez tort de rester si long-temps debout, mon cousin ; votre blessure vous fait mal, n'est-ce pas ?

— En aucune façon, répondit l'officier ; je me sens fort bien.

Et, comme l'enfant de Sparte, pendant que la bête fauve cachée sous sa tunique dévorait ses entrailles, il essaya de sourire ; je ne sais même s'il n'y parvint pas. Laure ne l'avait-elle pas appelé son cousin ? C'était la seconde fois que cela lui arrivait depuis qu'il avait mis le pied dans ce château de malheur.

Ce qu'il y a de plus clair dans tout ceci, dit Mme de Saint-Romain, c'est que nous serons privées de la présence de ces messieurs pendant le reste de la soirée. Et ils ne me disent seulement pas s'ils ont vu M. le président et ce qu'il a dit de notre procès. Heureusement, ajouta-t-elle en se tournant vers Charles et le médecin, que vous voulez bien nous dédommager de leur absence. Ah ! par exemple, j'espère qu'une fois devenu mon gendre, M. le substitut prendra d'autres allures. Il est encore bien jeune ; mais je commence à craindre qu'il n'ait plus de goût qu'il ne convient pour des mœurs et des habitudes peu compatibles avec sa profession. Patience ! nous y mettrons bon ordre. Ah ! c'est chose bien fâcheuse que la contagion des mauvais exemples.

Il serait assez difficile de décider à qui s'appliquaient ces derniers mots : était-ce au général, ou bien à l'officier d'artillerie présent ? Peut-être bien à tous les deux à la fois.

Il y eut quelques instants de silence ; puis Mme de Saint-Romain s'écria :

— Qu'allons-nous faire du reste de cette soirée ? Il y a bien long-temps que je n'ai fait mon boston, et si M. le curé était ici, nous aurions pu nous dédommager.

— M. le curé est malade, dit le médecin.

— Qu'à cela ne tienne, reprit Charles ; si vous voulez bien m'accepter pour partner, je suis prêt à remplacer M. le curé.

— Vous ? est-il possible ! s'écria Mme de Saint-Romain ; vous jouez le boston, vous, un lieutenant d'artillerie ?

— Pourquoi pas ? le boston et le whist sont en très grand honneur à l'armée d'Afrique.

— M. le substitut me disait pourtant que les jeunes gens ne savaient plus d'autre jeu que la bouillotte.

— Oui, dans la magistrature peut-être, mais dans l'armée nous cumulons.

— C'est charmant ! Laure, faites vite préparer une table de jeu. Ah ! je suis curieuse de jouer le boston avec un lieutenant d'artillerie.

Peu s'en fallut en ce moment que la baronne ne sautât au cou de Charles de Saint-Remain, qui jouait le boston ; mais elle se souvint heureusement pour lui qu'il était homme d'épée et qu'elle était fille et veuve de robe ; elle se contenta de lui tendre sa main, qu'il baisa fort respectueusement.

— Ah ! madame, s'écria Charles, encouragé par cette marque d'amitié, s'il m'avait été donné de passer plus de temps auprès de vous, j'aurais cherché à déraciner dans votre esprit les préjugés injustes, pardonnez-moi d'oser m'exprimer ainsi, que vous semblez nourrir contre une profession à laquelle je m'honore d'appartenir. Vous qui, sous l'influence d'un passé déjà bien loin de nous, nous accusez sans cesse, si vous étiez mieux instruite de notre sort, vous nous plaindriez, j'en suis sûr. Savez-vous, madame, ce que c'est qu'un militaire, à présent que banni, la plupart du temps, de la société, par les vices brillants de ses devanciers, il n'a plus pour les faire oublier l'or dont disposaient nos aïeux, la gloire dont marchaient environnés nos pères ? Un militaire, madame, maintenant qu'on a métamorphosé les anciens couverts en casernes, c'est tout simplement un moine armé d'un fusil ou d'une épée, au lieu d'un missel ou d'une discipline. Les hôtes que nous avons remplacés dans ces sombres demeures priaient pour vous ! nous veillons, nous, et nous combattons au besoin. Seulement, c'était au son de la cloche que leurs pieux bataillons s'ébranlaient ; nous, c'est la diane ou le roulement du tambour qui nous appellent. Voilà toute la différence. Mais la règle n'est-elle pas la même pour nous comme pour eux ? L'obéissance absolue, le silence, les veilles, les privations, ne sont-ils pas les premiers devoirs de l'officier comme du soldat ? Les autres hommes ont des intérêts, des affections ; un militaire n'en doit point avoir d'autres que le drapeau. C'est son dieu ! dieu puissant, dieu jaloux auquel il faut tout sacrifier ; dieu plein de gloire et de majesté, mais pauvre aussi comme le Dieu de l'Évangile, car il n'a pas de plus belle récompense à offrir à ceux qui le servent, que la mort sur une terre étrangère.

Pendant que Charles parlait ainsi, je ne sais

quelle exaltation répandue sur tous ses traits y imprimaient un caractère de beauté poétique. Cet homme, aux dehors simples et modestes, si complètement annihilé auprès de son élégant cousin, était monté tout-à-coup à une si grande hauteur, que les trois personnes en présence desquelles il se trouvait, subjuguées par ce pouvoir magique qu'exerce toujours l'éloquence, le contemplaient avec émotion et ne trouvaient pas une parole à lui répondre. A la fin, étonné lui-même de leur attitude :

— Pardon, dit-il, je fais de la poésie ; je crois qu'il est temps de redescendre à la prose. Le boston est prêt. Vous plait-il, mesdames, que nous commençons ?

Le lecteur sera sans doute fort aise qu'on lui fasse grâce des *misères*, des *indépendances* et des *piccolissimo* qui signalèrent cette mémorable soirée, achevée à près de minuit, contre l'usage ordinaire du château. Charles conquit tant de terrain pendant cette partie de cartes, que Mme de Saint-Romain s'échappa à lui rendre le nom de neveu dont elle l'avait déshérité, et voulut même qu'il l'appelât sa tante.

Le boston terminé, chacun se retira. Lorsque l'officier d'artillerie s'approcha de Mme de Saint-Romain pour prendre congé d'elle, la baronne lui dit, avec un de ces rares sourires qui venaient, à de longs intervalles, illuminer son visage sec et flétri :

— Allons, mauvais sujet, je vous permets de m'embrasser. Vous jouez si bien le boston que je commence à vous pardonner tous vos défauts. Ah ! ma fille, ajouta-t-elle en se tournant vers Laure, qui se tenait pensive auprès d'elle, les militaires sont bien dangereux ; il faut vous défier toute votre vie des militaires.

Un sourire mélancolique vint errer sur les lèvres de Charles, qui, après avoir embrassé sa tante, se contenta de s'incliner devant sa cousine et en reçut une froide révérence.

— Quant à Laure, dit la baronne, mon beau monsieur, vous ne l'embrasserez, s'il vous plait, qu'en présence de son futur, car je prétends bien que vous demeuriez avec nous quelques jours encore ; nous ferons le boston. Ah çà, ajouta-t-elle en se penchant à son oreille, le tribunal est indulgent, vous le voyez, montrez-vous digne de cette indulgence et dorénavant soyez sage. A demain !

Charles baissa la tête sans mot dire, et ce fut avec une exemplaire résignation qu'il avala ces dernières gouttes de son calice ; puis il se dirigea vers la partie du château où était située sa chambre. Ce ne fut point sans avoir attaché furtivement sur sa belle cousine un regard plein de tristesse, regard auquel en répondit un autre

plain d'un tendre intérêt, pendant que la jeune fille murmurait aussi d'une voix émue :

—A demain !

Mais sa cousine n'eut pas plus tôt disparu qu'il s'écria avec amertume :

—Demain ! Oh ! non, jamais ! Adieu, adieu, Laure, vous que j'eusse tant aimée, vous qui allez appartenir à un autre, je ne vous verrai plus !

En même temps, il entra dans sa chambre : un domestique l'y attendait pour panser sa blessure et le déshabiller. Le premier de ces soins étant rempli,

—Vous pouvez aller vous coucher, dit-il à ce valet, j'ai une lettre à écrire et je me passeraï fort bien de votre aide. Veuillez seulement prévenir votre camarade Jean, le cocher de mon oncle, afin qu'il entre dans ma chambre aussitôt qu'il sera levé. J'ai à lui parler.

Le domestique se retira en bâtissant mille commentaires sur cette résolution bizarre de M. Charles de ne point se coucher à minuit et d'avoir un entretien particulier avec M. Jean, l'ancien cuirassier de la garde. Cette résolution cachait à coup sûr quelque nouveau méfait plus ou moins militaire. Lorsque le domestique fut parti, Charles se mit en effet à écrire, puis ayant plié et cacheté sa lettre, il se jeta tout habillé sur son lit, et, brisé par les émotions de la journée, il ne tarda pas à s'endormir. Vers cinq heures du matin, Jean, docile à l'invitation qu'il avait reçue, entra dans sa chambre et ne fut pas peu surpris de le trouver couché dans un tel accoutrement.

—Bonjour, mon lieutenant, lui dit-il, me voilà à vos ordres ; qu'est-ce que vous désirez de moi ?

—Mon cher Jean, répondit l'officier en se réveillant, il faut que vous me rendiez un grand service.

—Deux plutôt qu'un, monsieur Charles.

—C'est vous qui m'avez amené ici, il faut que vous m'aidiez à en sortir ce matin, sans que personne s'en doute.

—Rien de plus facile, monsieur Charles.

—Ce n'est pas tout ; il faut que vous me trouviez des chevaux et une voiture de poste, car dans l'état où je suis, je ne ferais pas un quart de lieue à pied.

—Fiez-vous à moi pour cela, monsieur Charles ; allez ! je comprends tout, quoique vous ne me disiez rien. Vous vous ennuyez ici, ce n'est pas votre genre ; puis, vous êtes obligé de vous contraindre sans cesse. Ne pas boire ! ne pas jurer ! ne pas... Ah ! je vous plains bien, allez !

Et comme Charles faisait un geste d'impatience :

—Ne vous fâchez pas, ajouta-t-il, dans deux heures au plus je serai à la petite porte du parc avec une bonne chaise de poste ; vous pouvez compter sur moi. Vous avez encore le temps de dormir.

Et le vieux cuirassier sortit en toute hâte ; mais Charles ne se rendormit pas. Un peu avant le coup de sept heures Jean était de retour.

—La chaise de poste est là, dit-il, à la porte du parc.

—C'est bien, répondit Charles, vous êtes sûr que personne ne peut nous voir ?

—Ah bast ! on s'est couché tard, à ce qu'il paraît, et ils dorment tous dans le château comme de vrais sabots. Donnez-moi votre valise, mon lieutenant ; je vais ouvrir la marche.

—Vous ferez en sorte que, dans la matinée, cette lettre soit remise à ma tante.

—C'est comme si c'était fait. Dépêchons ! voilà qu'on se lève.

Charles descendit sur les pas de son guide, et tous deux atteignirent bientôt le mur d'enceinte du parc sans avoir rencontré sur leur chemin âme qui vive. Après avoir cotoyé ce mur pendant quelques instants, ils arrivèrent à la petite porte, que Jean ouvrit avec précaution et franchit le premier. Avant de le suivre, le jeune officier, plein d'une émotion profonde, se retourna afin de saluer d'un dernier regard ce manoir, tombeau de toutes ses espérances, dont on apercevait quelques fenêtres à travers une éclaircie des arbres. L'une de ces fenêtres était justement celle de la chambre à coucher de Laure, et elle était ouverte, sans doute afin de laisser pénétrer l'air frais et pur du matin. On voyait à l'intérieur les rideaux blancs soigneusement baissés s'agiter par intervalles sous le souffle de cette brise légère qui s'éveille souvent aux premiers rayons du soleil. Charles resta un instant les yeux fixés sur cette fenêtre, comme attiré vers elle par une vertu magnétique ; puis, comprimant avec peine au fond de sa poitrine un profond soupir, il s'arracha brusquement de cette place et s'élança sur les pas de son guide.

VIII.

LA COURSE AU CLOCHER.

Avant de suivre plus loin Charles de Saint-Romain dans sa fuite, il est nécessaire de remonter en arrière de quelques heures et de se reporter au moment où, après leur partie de boston, les habitads du château s'étaient retirés dans leurs chambres respectives. Pendant que

Charles de Saint-Romain s'occupait à écrire à sa tante pour s'excuser de la quitter si brusquement et sans lui faire ses adieux, Mlle Laure veillait également, et si elle n'écrivait pas, elle parlait, si bien qu'aux deux extrémités opposées du château, il y eut pendant une bonne partie de la nuit deux fenêtres éclairées, ce qui dut tout étonner les braconniers des environs, habitués à voir le château plongé dès dix heures du soir dans une obscurité profonde.

J'ai dit que Mlle Laure parlait, et comme les soliloques ne sont guère en usage qu'au théâtre, on a dû en inférer naturellement qu'elle n'était pas seule dans sa chambre. La blonde et naïve Justine était en effet avec elle, en train de la déshabiller, opération qui se prolongea au moins une bonne heure, en raison des temps d'arrêt sans nombre dont elle fut marquée.

—Mademoiselle, s'écria timidement la sensible couturière, à qui sa jeune maîtresse n'avait pas adressé la parole depuis qu'elle était rentrée dans sa chambre, est-il vrai que M. Charles de Saint-Romain part demain ?

Laure regarda la jeune fille avec étonnement, et elle eut presque un froncement de sourcil en lui répondant :

—Il me semble que vous devez le savoir tout aussi bien si ce n'est mieux qu'une autre.

—Comme vous me dites cela, mademoiselle ! balbutia Justine ; on dirait que vous êtes fâchée contre moi. Qu'est-ce que vous avez à me reprocher ?

—Rien, mon Dieu, rien du tout. C'est qu'au lieu de vous me faites là une question bien extraordinaire. Qu'est-ce que cela me fait, à moi, que M. Charles parte ou qu'il reste ? Est-ce que j'en sais quelque chose seulement ?

—Oh ! mademoiselle, c'est que vous ne l'aimez pas, vous, c'est que vous en aimez un autre ; mais si l'on vous disait que M. le substitut va vous quitter, vous seriez bien triste, j'en suis sûre, oh ! bien triste !

Laure ne répondit pas d'abord, puis elle s'écria comme si elle se parlait à elle-même.

—Qui sait ?

—Oh ! mademoiselle, reprit Justine, vous dites cela ; mais je suis bien sûre du contraire. Il n'y a qu'à vous regarder, on voit bien que vous êtes chagrine de ce que M. de Sartiges n'est point revenu ce soir.

—Vous vous trompez, Justine, je n'ai aucun sujet de tristesse.

—Au surplus, vous avez raison, mademoiselle : s'il n'est pas là aujourd'hui, au moins vous le verrez demain, puis après-demain et puis toujours, tandis que moi... Ah ! mon Dieu ! mon

Dieu ! mademoiselle, excusez-moi : cela me tient là... c'est comme si j'allais étouffer !

Et elle s'appuya en pleurant sur une chaise, laissant Mlle Laure à moitié déshabillée.

—Attendez ! s'écria cette dernière un peu sèchement, consolez-vous, M. Charles de Saint-Romain ne partira pas encore demain.

—Bien vrai, mademoiselle ? Oh ! que je suis heureuse !

—Vous l'aimez donc bien ?

—Oh ! oui mademoiselle ; c'est peut-être parce qu'il ne m'aime pas, lui. C'est toujours ainsi, à ce qu'on dit.

—Ah ! M. Charles ne vous aime pas ? dit Laure d'un ton presque compatissant. Pourtant, cela ne s'accorde guère avec tout le scandale qu'il a fait ici à cause de vous.

—Hélas ! mademoiselle, je le croyais aussi ; mais il m'a bien déçue. Le jour où je suis allée savoir de ses nouvelles, après sa blessure, il m'a à peine répondu, et aujourd'hui il a passé deux fois devant moi sans même me regarder. Quelle différence avec la lettre qu'il m'a écrite.

—Il vous a écrit ! Oh ! maman avait bien raison ; c'est un bien mauvais sujet ! mais vous ne m'aviez pas dit cela.

—Mademoiselle, je n'avais pas osé.

—Et... que vous disait-il dans sa lettre ?

—Oh ! de bien jolies choses, mademoiselle.

—Est-ce que vous l'avez conservée ?... C'est bien mal, Justine. Mais, hélas ! je vous avais donné l'exemple : je m'en repens... plus que vous ne pouvez penser.

—Mademoiselle, dit Justine en écartant les plis de son corsage, vous avez raison ; tenez, prenez cette lettre et brûlez-la, car moi, je n'aurais pas ce courage ; mais laissez-moi la lire une dernière fois.

—C'est bien, Justine, c'est bien, reprit Laure en pressant la main de la jeune camériste.

Puis, après un silence,

—Voyons, dit-elle, je suis curieuse d'entendre cette lettre, lisez-la-moi, nous la brûlerons ensuite.

—Volontiers, mademoiselle. Hélas !

Et Justine lut à mi-voix en s'interrompant de temps à autre le message suivant :

“ Charmante Justine.”

—Hein ! comme c'est joli, cela mademoiselle ?

“ Vous êtes une petite sottise d'avoir fait tant de bruit pour une bagatelle.”

—Une bagatelle ! vouloir entrer dans ma chambre ! il appelle cela une bagatelle ! On voit

bien que c'est un militaire, n'est-ce pas mademoiselle ?

— Je devrais vous en vouloir pour cela, mais vos jolis yeux ne m'en laissent pas le pouvoir. Si vous m'aimez comme je vous aime, vous serez moins cruelle une autre fois, n'est-ce pas ? Un mot de répoase, ou, morbleu ! je fais quelque coup de tête de ma façon !”

—Et comme c'est écrit, mademoiselle ! tenez ! quelles jolies petites pattes de mouche ! J'ai eu un peu de peine à lire ce billet, la première fois, mais maintenant je le sais par cœur, vous pouvez le brûler.

En parlant ainsi, elle tendit le billet à Laure, qui y porta les yeux et dit :

—Il n'y a pas de signature.

—Non, mademoiselle ; il paraît que c'est le genre.

A cet instant, Laure, qui venait d'approcher le billet de la flamme de la bougie, tressaillit et poussa un léger cri.

—Qu'est-ce donc ? demanda Justine.

—Ce billet... balbutia Mlle de Saint-Romain avec une vive émotion ; ce billet, Justine, vous dites que c'est M. Charles qui nous l'a remis ?

—Qui voulez-vous donc que ce soit ? reprit naïvement Justine ; j'ai trouvé ce billet dans la poche de mon tablier le soir du jour où ces messieurs se sont battus en duel.

—Mais, Justine, ma bonne Justine, aucun autre que M. Charles ne vous fait-il la cour ? répondez-moi franchement.

—Mademoiselle, écoutez, ne vous fâchez pas pour cela, parce que d'abord, vous êtes bien plus jolie que moi, et parce qu'ensuite c'était en plaisantant. Et pu s, cela ne tirait pas à conséquence, parce qu'il n'est pas militaire, lui.

—Expliquez-vous.

—Et bien, mademoiselle, M. le substitut, comme l'appelle madame, m'a rencontrée une fois dans le parc, le lendemain de son arrivée, et il m'a embrassée.

—Merci, Justine, merci de votre franchise !

A la grande surprise de la jeune couturière, Laure était rayonnante en prononçant ces derniers mots, et elle la baisa au front avec effusion, ce qui ne lui était jamais arrivé, bien qu'elle fût assez familière avec elle ; enfin elle s'écria.

—Ma chère Justine, donnez-moi mon coffret à gants ; au lieu d'un billet, nous allons en brûler deux, car je veux suivre votre exemple, et, croyez-moi, oubliez mon cousin Charles.

Moins d'une minute après, il ne restait plus des deux messages qu'un souvenir dans le cœur des deux jeunes filles, mais il faut croire que ce sou-

venir n'était pas de même nature, car l'une pleurait et l'autre avait presque le sourire sur les lèvres, lorsqu'à la fin elles se séparèrent.

Laure essaya de dormir, mais ce fut en vain. Lorsqu'il lui arrivait de s'assoupir un instant, mille rêves bizarres venaient l'assaillir, et toujours dans chacun de ces rêves elle revoyait le même personnage, Charles de Saint-Romain, tantôt blessé, tantôt mourant, et toujours le reproche à la bouche. Elle voulait se justifier à ses yeux et lui semblait qu'une force surhumaine paralysât sa langue. Lassé enfin de lutter contre ces mille visions qui ne lui laissaient point de trêve, elle se leva et ouvrit sa fenêtre. C'était une de ces charmantes matinées, comme il y en a à la fin de l'été, alors que le soleil ne brûle plus les pelouses et les feuillages et qu'il se contente de les illuminer de ses plus doux rayons. Laure en ressentit un bien-être infini, et afin de goûter plus complètement encore le charme de cette matinée, elle se vêtit d'un simple peignoir du matin et, un livre à la main, elle descendit dans le parc, pensant bien n'y rencontrer personne à une pareille heure.

Elle se trompait, car il y avait à peine un quart d'heure qu'elle s'y promenait, lorsqu'elle aperçut avec surprise un homme portant une valise sur le dos et entr'ouvrant avec mystère la petite porte du parc, par laquelle il disparut. Sa première pensée fut que cet homme était sans doute un voleur ; mais en digne fille qu'elle était d'un brave lieutenant-général, elle ne s'effraya point pour cela et s'avança même avec beaucoup de révérence jusqu'à la porte. Ce fut à ce moment qu'elle reconnut distinctement Charles de Saint-Romain, qui franchissait le seuil à son tour. En un clin d'œil, elle devina tout ce qui se passait, mais elle jugea devoir n'en rien laisser paraître, et se contenta de rappeler son cousin. Au son de cette voix bien connue, Charles tressaillit et revint sur ses pas.

—Bonjour, mon cousin, lui dit-elle de son ton le plus gracieux ; il me semble que vous êtes bien malin pour un convalescent, et bien imprudent pour un blessé. Vous hasarder ainsi dehors ! vous n'y songez pas !

Charles, ainsi pris au piège, n'était pas de force à lutter de ruse et de dissimulation avec sa belle cousine : c'est une science sur laquelle la jeune fille la plus simple serait capable d'en remonter à Machiavel lui-même, si le grand politique florentin revenait au monde. Ce fut d'une voix tremblante qu'il répondit :

—Pardon, ma cousine, je suis obligé de partir... de vous quitter à l'instant même... Une affaire importante...

—Que vous aviez oubliée hier soir, interrompit Laure malicieusement.

—Oui, reprit Charles, c'est cette affaire qui me rappelle inopinément à Paris ; j'en ai prévenu madame votre mère... une lettre qu'on lui remettra à son réveil... veuillez m'excuser auprès d'elle.

—Pourtant, si je vous demandais de rester, moi ?

Il y avait quelque chose de si doux dans l'accent avec lequel Laure prononça ces paroles, que Chartes se sentit un instant ébranlé, mais bientôt reprenant par degrés sa résolution :

—Vous me mettriez au désespoir, répondit-il parce que je serais obligé de... vous refuser.

—Bien vrai ?

—Bien vrai.

—Eh bien, monsieur, s'écria la jeune fille en regardant fixement, j'ai mis dans ma tête que vous resteriez, et vous resterez.

—Oh ! je vous en supplie, n'insistez pas davantage : il y a un motif plus puissant que vous ne pensez, un motif que je ne saurais vous dire...

—C'est qu'il est mauvais alors, interrompit l'impitoyable jeune fille.

—Que vous êtes cruelle ! repartit l'officier poussé à bout. Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je vais tout vous dire, au risque de vous offenser ; c'est vous qui m'y forcez, ne l'oubliez pas ! Vous ne sauriez vouloir mon malheur, n'est-ce pas ? et je serais le plus malheureux des hommes si je demeurais un jour, une heure de plus dans ce château, où je n'aurais pas dû mettre le pied, où j'ai pu rêver un moment un sort... bien digne d'envie, et qui ne sera jamais le mien, tandis qu'un autre... Ah ! laissez-moi écarter cette pensée ! C'est un supplice trop terrible pour moi. Laure, ma cousine, ayez pitié de moi, car je sens que cette épreuve serait trop forte ; je sens que j'aurais du fuir dès le premier instant où je vous connus ; je sens que je vous aime de toutes les forces bien de mon âme.... Pardon !... pardon !... Vous voyez qu'il faut que je parte à l'instant même !...

Quelle que attendue que pût être pour Laure une pareille conclusion, elle en fut vivement troublée et je ne sais trop quelle eût été sa réponse, si heureusement, pour la tirer d'embarras, une petite toux sèche, mêlée au grincement du sable sous des pas graves et pesants, ne se fût fait entendre à peu de distance. Au même instant un nouveau personnage parut au détour d'une allée et se dirigea droit vers Charles et sa cousine en les saluant fort poliment du plus loin qu'il les aperçut. La jeune fille s'enfuit, légère comme un oiseau, laissant l'officier d'artillerie dans une situation assez embarrassante.

Le nouveau venu était un homme de petite taille, dont il eût été assez difficile de déterminer

l'âge, car il avait une de ces figures sur lesquelles une sorte d'embonpoint pléthorique dissimule incessamment les rides. Son teint était jaune comme celui des voyageurs et des hommes d'étude ; il avait toute la partie antérieure de la tête entièrement dégarnie de cheveux ; ses paupières abaissées sur deux yeux gris et ternes annonçaient des habitudes de méditation et de recueillement. Il portait un habit noir assez crasseux, décoré d'un vieux ruban d'un rouge fort douteux qui pouvait bien être la croix d'honneur, et il était resté fidèle au culte de la cravate blanche. Enfin, il était dans son gousset une montre à breloques et à sa main une large tabatière. Il s'avança vers Charles, qu'il salua de nouveau fort cérémonieusement, et lui dit d'un ton psalmodique :

—C'est sans doute au neveu de M. et Mme de Saint-Romain que j'ai l'honneur de parler ?

—Oui, monsieur, répondit Charles en s'inclinant.

—Je suis euchanté, monsieur, d'avoir l'honneur de faire votre connaissance.

—Et moi aussi, monsieur, répondit Charles.

—Monsieur, reprit l'inconnu un peu sèchement, monsieur votre oncle et madame votre tante, dont je suis le voisin de campagne, m'avaient annoncé votre visite.

—Monsieur... certainement... babutia Charles interdit ; je vous prie de croire que c'était bien en effet mon intention, et je suis désolé que vous m'ayez prévenu.

Puis il se dit en lui-même :... C'est sans doute quelque ami de la famille.

—Aussi monsieur, repartit l'inconnu, ce n'est pas pour vous que je viens, car je suis le plus âgé, et les convenances hiérarchiques...

—Monsieur, s'écria Charles, qui, à ces derniers mots, pensa avoir affaire à quelque vieux compagnon d'armes de son oncle, je vous le répète, je suis au désespoir.

—Allons ! se dit l'inconnu, la leçon est suffisante, et ce jeune homme l'a fort bien prise.

Et il reprit d'un ton paternel.

—Ne parlons plus de cela, monsieur. Je suis venu ce matin, en retournant à la ville, pour avoir l'honneur de voir madame votre tante, qui a pris la peine de se présenter plusieurs fois à ma maison de campagne sans me rencontrer, et je suis fort aise, en l'attendant, que vous veuillez bien me faire compagnie. Monsieur, j'ai beaucoup entendu parler de votre dernière affaire ; vous avez eu, à ce qu'il paraît, un beau succès. Il en a été parlé dans plusieurs journaux.

—Monsieur, vous êtes bien honnête et votre suffrage m'est précieux.

—La *Gazette des Tribunaux*, notamment, vous a consacré un long article.

—Ah ! la *Gazette des Tribunaux* elle même ; . . . J'ignorais complètement . . . C'est un peu étranger à sa spécialité.

—Si vous continuez, monsieur, à marcher comme vous l'avez fait à vos débuts, je ne doute pas que vous n'ayez un avancement rapide.

—Monsieur, je ferai du moins tous mes efforts pour le mériter.

—Mais, se dit l'inconnu, ce jeune homme est plein de modestie, et cependant il n'était bruit que de son caractère suffisant, évaporé, étourdi ! Je vois qu'il a été calomnié.

Il y eut un nouveau silence, et l'inconnu en profita pour tirer de sa poche un papier qu'il parcourut en souriant ; puis il le tendit à l'officier en l'invitant à en prendre connaissance. Charles le lut machinalement et le rendit, mais sans paraître en avoir compris le sens.

—Eh bien ! lui dit son interlocuteur, qu'en pensez-vous ?

Charles répondit d'un air ébahi :

—M... qu'en pensez-vous, vous-même ?

—Eh ! eh ! les arguments sont bien forts dans cette note que l'avoué de la partie adverse a fait distribuer hier au tribunal, car, enfin, il faut bien que je vous parle du procès que soutient Mme votre tante, puisque par un sentiment de réserve que j'apprécie, vous avez jusqu'à présent évité d'ouvrir la bouche à ce sujet. Quelle est votre opinion, à vous, sur ce procès ?

—J'en ai entendu parler plusieurs fois depuis que je suis ici ; mais quel que soit mon désir de voir mon oncle et ma tante obtenir gain de cause dans une affaire à laquelle Mme de Saint-Romain paraît surtout attacher quelque importance, je n'ai point une connaissance suffisante d'une matière que vous, monsieur, vous paraissez posséder à fond, pour oser vous contredire. Cependant, dans mon ignorance, j'avais cru, je l'avouerai, que le procès pouvait être gagné, car... .

—Ah ! je vous vois venir : vous aller me citer Denisart...

—Moi ! pas du tout.

—Ou plutôt un... un arrêt de la cour d'appel rapporté par Sirsy... Eh mais, en effet vous m'y faites songer... Ma foi, je crois maintenant que vous avez raison. Jeune homme, jeune homme, vous irez loin !

—Ah ça, dit Charles de Saint-Romain, est-ce qu'il se moque de moi ?

A cet instant Mme de Saint-Romain, qui venait d'achever sa toilette du matin, parut en compagnie de sa fille, et s'avançant avec toutes sortes

de marques de déférence vers l'inconnu, elle s'écria :

—Ah ! monsieur le président, que d'excuses je vous dois ! vous me voyez confuse de vous avoir fait attendre ! Et le général qui n'y est pas ! Mais vous avez reçu sa visite, sans doute, ainsi que celle de notre neveu, hier à la ville ?

—En aucune façon, madame la baronne.

—Est-il possible : murmura tout bas Mme de Saint-Romain ; oh ! nous sommes perdus !

Le personnage qu'on avait qualifié du titre de président reprit aussitôt en désignant Laure :

—C'est mademoiselle votre fille, je crois ? une charman.e demoiselle ! J'ai déjà eu le plaisir de l'apercevoir ce matin avec M. votre neveu, bien qu'elle se soit sauvée à mon approche. Il ne faut pas rougir pour cela, mademoiselle. Puisque monsieur doit être bientôt votre mari, c'est tout naturel. Je vous fais mon compliment, mademoiselle, ainsi qu'à madame votre mère.

La baronne regarda Laure d'un œil sévère ; celle-ci baissa vivement la tête et devint rouge. Quant à Charles, il était véritablement abasourdi. Tout à coup le président tira sa montre.

—Neuf heures et demie ! s'écria-t-il : il faut, mesdames, que je vous laisse ; je n'ai que bien juste le temps d'arriver pour l'audience.

—Bon Dieu ! dit la baronne, vous nous quittez déjà, et je n'ai pu vous dire un seul mot de mon procès.

—C'est inutile, madame.

—En effet, monsieur le président, je sais de bonne part que vous êtes contre nous dans cette affaire. Elle est perdue dès lors, et quand je songe que mon neveu n'aura pu combattre vos préventions... .

—Eh mais ! monsieur votre neveu que voit s'en est parfaitement acquitté ; il sait ce que j'en pense maintenant de votre affaire, et il pourra vous le dire. C'est un charmant jeune homme dont j'aurai beaucoup de plaisir à cultiver la connaissance quand il sera votre gendre, et qui ira loin, je vous jure. Je me ferai un plaisir autant qu'un devoir de l'appuyer moi-même auprès du garde-des-sceaux.

Et le président salua et s'esquiva en toute hâte, laissant trois personnages fort stupéfaits.

—Ah ! ça, dit la baronne, qui recouvra la première l'usage de la voix, vous avez m'expliquer ce que tout cela signifie.

Mais comme elle parlait ainsi, les portes du château, qui venaient de se refermer sur la gothique demi fortune de M. le président, se rouvrirent avec fracas, et le général parut à cheval, accompagné du substitut en costume de jockey.

et maniant avec beaucoup de dextérité un pauvre coursier couvert d'écume, et qui paraissait abattu de fatigue. Tous deux firent leur entrée dans la cour en riant à gorge déployée.

—Ah ! ma tante, ah ! ma belle cousine, s'écria le jeune magistrat en sautant lestement à bas de sa monture et en partant d'un éclat de rire ; pardon... pardon... je n'en puis plus, et il faut... tout le bonheur... que j'éprouve à vous revoir, pour m'empêcher d'étouffer ! Imaginez-vous que le vieux juge que nous venons de rencontrer m'a pris pour l'officier d'artillerie, et qu'en revanche il a cru voir dans M. Charles... Ah ! ah ! j'en rirai long-temps, il a cru voir... Mais, général, racontez donc cela à ces dames.

—J'ai bien mieux à faire, reprit le baron, qui n'était point descendu de son cheval aussi aisément que le jeune blondin. Mesdames, je vous présente le vainqueur de cette matinée ; c'est M. le vicomte de Sartiges qui a remporté le prix de la course au clocher, et il avait pour concurrents huit officiers : notez cela ! Il s'est couvert de gloire dans cette course ; seulement, j'ai bien peur que mon pauvre cheval ne soit plus en état de courir de long-temps. Tudieu ! quel cavalier que notre cher substitut !

—En effet, répondit froidement la baronne, et tandis que l'officier gagnait mon procès ici, le magistrat gagnait le prix de la course là-bas ! Je crains bien d'avoir fait, comme M. le président, une méprise.

Pendant que ces paroles s'échangeaient, Charles était de son côté en grande conversation avec Jean, le vieux cuirassier.

—Monsieur, lui disait cet homme qui s'était approché mystérieusement de lui, venez vite, le postillon perd patience et j'ai eu beau employer les promesses et les menaces, il veut partir à l'instant même.

L'officier d'artillerie n'attendait donc que le moment favorable pour s'esquiver sans être aperçu, et dans cette pensée, il portait tour à tour sur son oncle, sur le substitut et sur sa cousine des regards où se peignaient successivement l'inquiétude, la colère et le désespoir, lorsque le général, qui s'aperçut de ce manège, s'écria :

—Eh bien, qu'est-ce donc, Charles, et quelle affaire as-tu avec Jean ?

Laure, qui s'était tue jusqu'alors, répondit avec empressement :

—Je vais vous le dire, moi, mon bon père : c'est que mon cousin Charles veut absolument nous quitter aujourd'hui.

—Nous quitter ! dit la baronne, et pourquoi cela ?

—Pauvre garçon, murmura le général, il fait

bien ; c'est sa faute. Et d'abord, pourquoi diable, venant ici, commence-t-il par couper ses moustaches ? Quant à moi, j'en suis fâché, au fond, car enfin c'est mon neveu, à moi, tandis que l'autre... Mais, ma foi, je ne perds pas au change.

—Ah ça, s'écria le substitut, c'est une plaisanterie que ce départ ; j'en serais pour ma part au désespoir, ma parole d'honneur, et monsieur ferait croire que c'est ma présence qui le chasse. N'est-ce pas, belle cousine ?

—Et, monsieur aurait tort ! répartit vivement la jeune fille en se rapprochant de l'officier. Puis elle lui dit tout bas :

—Charles, restez, je vous en prie !

A cette douce prière, Charles ne répondit que par un regard ; mais il y avait tout à la fois dans ce regard de la reconnaissance, de la joie et de l'amour.

Le soir même, le baron et la baronne présentaient à leurs voisins de campagne leur gendre futur, M. Charles de Saint-Romain, capitaine d'artillerie et chevalier de la Légion-d'Honneur, car un cavalier d'ordonnance expédié par le général commandant la subdivision de Seine-et-Marne avait apporté au château cette grande nouvelle, et Mme de Saint-Romain disait :

—Il est officier, c'est vrai, mais il avait tout ce qu'il faut pour ne pas l'être. Demandez plutôt à M. le président, qui m'a dit que sans lui nous aurions certainement perdu le procès que nous venons de gagner.

Ce n'était pas sans regret, au contraire, que le général avait consenti à ce revirement dans le choix de son gendre. Le magistrat avait gagné dans son esprit tout ce que l'officier y avait perdu. Il prit la main de Charles et lui dit avec componction :

—Tu vois, mon garçon, que j'y mets de la complaisance ; mais de ton côté fais preuve aussi de bonne volonté. Je t'en prie, laisse du moins pousser tes moustaches. C'est bien le moins qu'on puisse faire pour son beau-père.

Quant à M. Merloud, se disant vicomte de Sartiges, il avait, après une inspection rapide de la situation, jugé convenable d'utiliser pour son compte personnel les chevaux de poste commandés pour son cousin. Aujourd'hui, il est procureur du roi dans un chef-lieu de département ; il a trente-deux ans, des dettes et cultive toujours avec succès le réquisitoire, l'équitation, le duel, la chasse et le billet doux. Il n'a pas encore pris femme. Avis aux parents qui ont des filles à marier.

La sensible Justine a quitté le château du gé

néral Saint-Romain sans attendre le mariage de Charles. Il y a cent ans qu'à la suite de sa passion malheureuse elle se fût retirée dans un couvent. De nos jours elle a élevé une boutique de mercière qui est en grande prospérité, et s'est mariée avec un employé des pompes funèbres dont le caractère jovial ne peut manquer de dissiper le reste de mélancolie qu'un premier amour a pu laisser dans son âme.

ALEXANDRE DE LAVERGNE.

SCÈNES DE LA VIE CRIMINELLE.

L'AMOUR D'UN ASSASSIN.

Il faisait un temps très froid, Paris était couvert de glaces, et toute sa population, ordinairement si vagabonde, s'était réfugiée au coin du feu ou dans les théâtres. Celui des *Variétés* regorgeait de monde. Vernet, le naïf et délicieux comique, jouait dans la *Prima dona*, et le vaudeville en vogue, *Deux de moins*, attirait les spectateurs qui aiment les caustiques tableaux des tribulations conjugales.

Au milieu des mille têtes du parterre, l'œil de l'observateur eût pu distinguer ce jour-là, 14 décembre 1834, deux hommes qui semblaient prendre un grand intérêt aux péripéties de la scène. L'un, d'une taille colossale, dont les traits étaient fortement prononcés, promenait pourtant de temps en temps un œil attentif sur toute la salle; mais son compagnon, joli cavalier, aux traits délicats, à la tournure élégante, prêtait une attention soutenue aux effets comiques de madame Vautrin, la duègne de la troupe, et aux délicieux éclats de voix de la gentille Jenny Colon.

Après que la première pièce fut finie, les deux amis se promenèrent ensemble dans les couloirs, en causant à voix basse.

« Eh bien ! dit le petit à son compagnon, as-tu toujours la fièvre ? .. crains-tu toujours de voir *la rousse* nous donner des contremarques ?

— Ah ! ça ! .. vieux, répondit l'autre, si *blafarde* te plaît, tu es libre de te laisser raser comme tu voudras. .. pour moi, vois-tu, je ne suis pas pressé.

— A propos, reprit le premier interlocuteur, et l'argenterie. .. as-tu hasardé *les louches* ? .. tu ne m'as pas donné ma part. .. tu l'auras peut-être portée à la caisse d'épargne ?

— Non, dit l'autre, j'les ai lavées. .. mais le grigou n'avait pas assez de bille pour tout payer. .. il m'a remis vingt francs comme arrhes il paiera demain. .. Et toi, as-tu été du côté du faubourg Mar-

— Peste, dit le jeune homme, comme tu y vas ! fourrer mon cou dans la bouteille sans savoir comment le sortir. .. Non, mais j'ai envoyé demander une adresse au portier, il a répondu très poliment, très tranquillement ; il ne se doute de rien. .. Il n'y avait pas de sang sur le carré. .. C'est égal, la vieille s'est joliment débattue ; elle mordait le matelas, de rage de ne pouvoir crier ! .. elle avait la vie d'un chat. .. »

En ce moment, l'ouverture de la seconde pièce commença ; le plus grand de nos deux personnages se dirigea vers le parterre ; son camarade allait le suivre lorsqu'il fut arrêté par une petite main qui se posa sur son épaule.

Il se retourna en sursaut !

C'était une charmante femme, de vingt-cinq à vingt-six ans, au doux regard, à l'enivrant sourire ; des boucles de magnifiques cheveux noirs s'élançaient sur son visage d'une éblouissante blancheur ; ses yeux, en regardant le jeune homme, avaient pris une expression divine de douceur et de bonté. . . .

« Pierre ! .. lui dit-elle, ne me reconnaissez-vous pas ? ..

— Je cherche, lui dit Pierre, en passant la main sur son front, je cherche dans quel rêve, dans quel ciel imaginaire j'ai vu un ange ! ..

— Vous êtes donc toujours poète, reparti la jeune femme en l'interrompant ? Vous avez oublié Nelly, la petite Nelly de Lyon ? ..

— Est-ce possible ! dit Pierre ; vous, Nelly, vous, ici. .. et mariée, sans doute ?

— Veuve depuis deux ans, répondit Nelly, en baissant les yeux. Ah ça, monsieur l'enfant prodigue, c'est bien mal à vous d'avoir fui votre pays depuis si long-temps ; j'espère que vous viendrez me voir. .. c'est pourtant dangereux. .. un ancien amoureux. .. Mais je vous quitte, ma tante est là qui m'attend ; demain, vous viendrez ? rue de Provence, n. 12, nous dînerons ensemble.

— À demain, Nelly, dit mélancoliquement le jeune homme en baisant la main qu'elle lui tendait. »

La charmante enfant s'enfuit, légère comme une gazelle, et rentra dans une loge d'avant-scène.

« Ah ça, dit le compagnon de Pierre, qui sortait en ce moment du parterre, que fais-tu donc à rêver dans les couloirs ? Est-ce que tu courtises les ouvreuses, ou bien fais-tu sécher ton gilet aux becs du gaz ? .. »

À ces mots, prononcés à haute voix, les promeneurs jetèrent involontairement les yeux sur le jeune homme qui sortait en ce moment du théâtre avec son compagnon. Son gilet était en effet

mouillé du haut en bas. . il y avait plu dessus quelques heures auparavant! . .

Le lendemain, on pouvait voir de bonne heure la gentille Nelly préparant tout pour la réception de son convive. La joie brillait sur son regard, la coquetterie dans son maintien. . c'est que Pierre était son premier, son unique amour. . Mariée par la volonté de ses inflexibles parents, elle avait dû, par convenance, réprimer ses affections; . . mais le cœur des femmes est comme l'esprit des peuples, on a beau en comprimer les élans, le volcan tôt ou tard, doit se faire un passage.

Quand cinq heures sonnèrent, la nuit était venue; un froid rigoureux avait couvert Paris d'une voile de glace, et les vitres du riche appartement étaient ornées de dessins fantastiques qu'avait tracés la gelée. . Un coup retentit à la porte; on ouvrit: c'était Pierre, le convive attendu.

Le jeune homme entra, le sourire sur ses lèvres; il tendit la main à sa belle hôtesse, puis se débarrassant d'un grand manteau brun qui couvrait ses épaules, il le jeta négligemment sur une chaise de l'antichambre, et se mit à table car le dîner était servi.

Il y avait ce soir-là, chez madame Nelly de Val. . bonne et nombreuse compagnie. . Un avocat-général, célèbre par l'éclat de sa parole et l'intégrité de ses opinions; un riche banquier, dont le nom est resté pur de tout esprit de parti; un officier de la garde municipale et deux hommes de lettres fort connus du public.

Pendant le repas, la conversation fut ce qu'elle est toujours quand l'appétit commande, c'est à dire saccadée, décousue, distraite: mais quand vint le champagne, chacun portant sa part dans l'argumentation générale, les idées et les verres s'entrechoquèrent,

Tout à coup la cuisinière Pascaline, celle à qui l'on devait les richesses gastronomiques auxquelles les convives avaient fait si cordialement honneur, Pascaline entra en pleurant.

"Qu'avez-vous, enfant, dit madame de Val. . ?

C'est affreux! c'est épouvantable! répondit la fille, ma marraine, madame Chardon et son fils, assassinés! trouvés baignés dans leur sang! étouffés sous les matelas! . . ma pauvre vieille marraine! . .

Un mouvement d'horreur parcourut l'assemblée.

"Le diable soit de ce récit, dit l'avocat-général, en sablant un verre de Madère; il fallait nous dire cela avant dîner; vous n'auriez pas troublé la digestion publique.

—Et connaît-on les assassins, dit Pierre négligemment, en jouant avec le manche d'un couteau d'argent destiné au dessert?

—On les reconnaîtra, répondit Pascaline; ils sont deux: l'un grand, l'autre petit; ils ont des redingotes bleues. . comme la vôtre. .

—Messieurs, observa gaiement le jeune homme, un plaisant de beaucoup de bon sens prétendait qu'il se sauverait si on l'accusait d'avoir volé les tours Notre Dame. . Je porte une redingote bleue, c'est Pascaline qui le reconnaît! . . Ne m'engagez-vous pas à passer la frontière! . .

Un rire général accueillit cette grotesque proposition; il suffit pour dissiper la tristesse causée par le récit du cordon bleu. . Le repas s'acheva gaiement, au milieu de toasts joyeux et de plaisanteries de bon goût.

Pendant ce temps, Pierre et Nelly, assis l'un près de l'autre, avaient beaucoup causé. . madame de Val. . , riche et indépendante, voulait aller au devant des vœux du jeune homme et faire enfin son bonheur et sa fortune; . . mais Pierre répondait toujours: "*Il est bien tard. . Bien des malheurs sont survenus depuis notre séparation.*"

—Ce sont ces malheurs là que je veux repa- rer. . Ecoutez, M. le misanthrope, je pars demain pour Londres, où m'appellent des affaires de succession. . tant il est vrai qu'on ne peut jamais hériter sans se déranger. . Mais je serai ici bientôt, dans un mois au plus tard. . et alors, Pierre, nous verrons bien si vos scrupules sont insurmontables!"

L'entrain était alors arrivé à son apogée; chacun des invités fut engagé, comme cela se faisait alors dans les réunions intimes, à chanter quelques couplets.

"Messieurs, dit la belle hôtesse, nous avons un barde parmi nous; il fait de charmantes poésies, et je ne désespère pas de voir voler à la postérité le nom de. . . ."

—Ne me nommez pas, murmura Pierre, j'ai des raisons.

Allons, monsieur, exécutez-vous de bonne grâce; chantez-nous quelques couplets sur notre aimable amphitryon; le sujet est riche, l'inspiration ne doit pas vous manquer, lui dit chacun des assistants.

Le jeune inconnu chanta ce qui suit:

Etre divin, beauté touchante et pure,
Que je rêvais dès mes plus jeunes ans,
Qui que tu sois, esprit ou créature,
Prête l'oreille à ces derniers accents!
Sur les rescifs d'une mer agitée,
Tu m'as guidé, phare mystérieux:
Je vois le port, et mon âme enchantée,
Ira bientôt te chercher dans les cieux.

Je te cherchais sous les brillants partiques
Où vont ramper les séides des rois;
Je te charçais sous les chaumes rustiques.
Ton ombre seule apparut à ma voix.

Peut-être, hélas ! mon œil trop faible encore
Soutiendrait mal ton éclat radieux ;
Veille sur moi, sylphide que j'adore.
Vierge immortelle, attends-moi dans les cieux.

— Bravo ! bravo ! crièrent les auditeurs.

Minuit retentit à la pendule, chaque invité se couvrit de son manteau pour regarder sa demeure . . . Pierre demanda la sien . . . Pascaline le prit sur la chaise sur laquelle il était posé pour le donner au jeune homme, mais, en le regardant, elle poussa une exclamation terrible !

Chacun se hâta d'accourir. Pierre lui dit :

“ Si tu dis un mot, si tu fais un seul geste, d'ici à un mois, qui puisse me compromettre, je te le paie au blanc, moi ou les miens.”

La cuisinière resta muette et atterrée.

“ C'est l'effet des nerfs, dit l'officier ; la mort violente de sa marraine l'a vivement émue.

Venez-vous, monsieur, dit l'avocat-général à Pierre, je vous conduirai dans ma voiture !

— Je vous suis, répondit celui-ci.”

Lui dit, s'approchant de la pauvre Pascaline, il lui dit : “ Comment as-tu reconnu ce manteau ?

— C'est celui de Chardon et, tenez, en bas, voyez cette reprise elle a été faite par moi !

— Ecoute, que t'importe à toi d'où me vient ce manteau ? ce que je te recommande, c'est le secret ; jure-le moi sur ta vie.

— Je le jure ; mais à une condition, c'est que si vous êtes l'assassin ou son complice, vous n'épouserez pas madame.

— Ça, je te le promets : mais en revanche, j'ai un autre service à te demander : ce manteau, tu l'as reconnu, d'autres le reconnaîtraient peut-être . . . je ne sais comment m'en défaire, garde le je te dirai quoi en faire en temps et lieu . . .”

En prononçant ces mots, Pierre jeta sur Pascaline le lourd vêtement et s'élança dans la voiture du magistrat.

Arrivé à la rue Montorgueil, le carrosse s'arrêta et l'organe du ministère public dit au jeune homme : “ Vous voici chez vous, monsieur . . . je ne connais pas encore votre nom !

— Mahossier, répondit celui-ci.

— Eh bien ! dit l'avocat-général, en lui serrant la main, M. Mahossier, au plaisir de vous revoir.”

Le 21 octobre suivant, dans cette même rue, un garçon de recette faillit être assassiné, au moment où il venait y toucher un effet de 4,000f., signé Mahossier.

Quelques jours après, Mahossier et son complice, le même qui riait tant aux lazzis de Vernet aux Variétés, comparaissaient devant la cour d'assises de la Seine, prévenus d'avoir assassiné la femme Chardon et son fils, dans le passage de

la Boule-Rouge. Ils furent condamnés à mort.

Deux mois après son départ de Paris pour Londres, où elle accompagnait sa maîtresse, Pascaline reçut la lettre suivante :

“ Tout est dit maintenant . . . Vous avez tenu votre rôle ; mais mon sort est fixé ; car, quand vous recevrez cette lettre, je serai dans le néant . . . Faites ce qu'il vous plaira du manteau que je vous ai remis . . . Mais, sur le salut de votre âme, à l'existence de laquelle vous avez foi, jamais un mot à Nelly . . . quand même elle découvrirait ma triste fin . . . Qu'elle ne sache jamais que je me suis assis près d'elle le lendemain d'un meurtre . . . que j'ai pressé ses mains dans les miennes, encore rouges de sang . . . Adieu !

“ Pierre François LACENAIRE.

Pascaline, comme tous les gens du peuple, était esclave de sa parole ; elle garda constamment le secret sur le sort de l'ancien prétendu de sa maîtresse. Celle-ci, après avoir écrit à Pierre plusieurs lettres, qui restèrent sans réponse, revint enfin de Londres à Paris, après six mois d'absence.

Elle envoya alors Pascaline pour savoir des nouvelles de son ami d'enfance ; mais, comme on peut le croire, cette fille se garda bien de dire la triste vérité . . . Elle prétendit qu'il avait quitté la France.

Un jour, l'avocat-général, que nous connaissons déjà, entra chez madame de Val . . . et lui dit en riant : “ Eh bien votre poète, l'autre soir, avait oublié un couplet !

— Pierre ? demanda avec intérêt Nelly.

Oui, reprit l'impitoyable magistrat. Tenez le voilà, et il lui tendit une feuille judiciaire où elle lut, à la suite des couplets chantés chez elle, celui qui suit :

Je te rêvais au printemps de ma vie,
Le front paré de riantes couleurs ;
Pauvre et souffrant dans ma longue insomnie,
Je te rêvais plus belle dans les pleurs.
Mais de la mort j'entends la voix sévère,
Elle a brisé le prisme gracieux . . .
Je n'ai plus rien qui m'attache à la terre,
Vierge immortelle, attends-moi dans les cieux.

En tête se trouvait en gros caractères : EXÉCUTION DES ASSASSINS PIERRE LACENAIRE ET VICTOR AVRIL.

Nelly tomba mourante sur le plancher.

(L'Audience.)

Imprime et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Bass-Ville, Québec, Propriétaires.